

# **La Bérézina : une victoire tactique dans un désastre stratégique**

par Jean-François Pachabeyian, membre titulaire, 4 Février 2019

Notre concitoyen de Castelsarrasin, Pierre Perret, a écrit une chanson, « la Bérézina », dans laquelle détaillant les différents malheurs auxquels un individu peut être confronté, il reprend en refrain la phrase : « Voila comme dit la même Nina, c'est pas jour de gala, c'est la Bérézina. » C'est un exemple, parmi tant d'autres, qui montre que dans le langage courant, sportif, voire politique, Bérézina est devenue synonyme de désastre. Mais s'il est indéniable que la campagne de Russie en 1812 fut sur les plans politique, militaire et humain une tragédie, il n'en demeure pas moins que les batailles livrées lors de cette campagne furent, plus ou moins nettement, des victoires françaises : Smolensk, Borodino ( que les Français appellent Moskova), Milo-Jaroslavetz, Krasnoï et enfin la Bérézina qui en est le meilleur exemple. Je vous propose donc de voir tout d'abord, comment un armée de 400.000 hommes qui entre en Russie le 24 juin 1812, se retrouve 5 mois plus tard, le 25 novembre, devant la Bérézina avec, tout au plus, 30.000 hommes en état de combattre ; puis après avoir étudié le déroulement de la bataille, nous verrons la fin de la campagne et nous essayerons d'en tirer quelques enseignements.

1° - La campagne conquérante jusqu'à Moscou.

11- Les raisons de la rupture des accords de Tilsitt.

En 1807, les accords de Tilsitt entre le Tsar Alexandre et Napoléon devaient apporter enfin la Paix en Europe. Cependant, d'une part les dirigeants russes n'acceptaient pas la perspective de la reconstitution d'un royaume de Pologne et d'autre part le Blocus continental imposé par la France, ruinait le commerce et l'économie de la Russie en l'empêchant d'écouler vers l'Angleterre ses principales matières premières à savoir son blé, son lin et son bois. Par ailleurs, le rapprochement de l'Autriche et la France après Wagram et le mariage de Napoléon avec Marie-Louise, fille du Kaiser, renforçait l'isolement de la Russie (l'union de Napoléon avec Maria Pavlovka, deuxième sœur du Tsar, un moment envisagée n'avait pas abouti compte tenu de la jeunesse de l'intéressée). Au début de l'année 1812, Napoléon, mécontent du non respect du Blocus par Alexandre et inquiet de voir des provocations russes à la frontière polonaise se préparait à un conflit en signant des accords militaires avec la Prusse et l'Autriche qui s'engageaient à fournir, sans doute sans enthousiasme, respectivement 20.000 et 30.000 hommes pour une éventuelle campagne contre la Russie. Le Tsar ripostait en adressant à Napoléon un ultimatum dans lequel il exigeait de la France l'évacuation de la Prusse et de la Poméranie suédoise ainsi que le retrait des troupes françaises à l'ouest de l'Elbe. C'était la guerre. Napoléon rassemblait ses armées.

A ce moment, en mars 1812, Adrien Jean Baptiste Bourgogne, natif de Condé sur Escaut, sergent dans la Garde Impériale se trouvait à Almeida au Portugal. Avec son unité il se mettait en route, traversait l'Espagne ayant chaque jour au moins une escarmouche avec les rebelles espagnols. Il rentrait en France à Bayonne et continuait toujours à pied vers Paris, puis en voiture ou chariot jusqu'au Rhin, enfin à nouveau à pied à travers la Saxe, la Prusse et la Pologne, pour atteindre le Niémen qu'il franchissait le 25 juin et entamait la campagne de Russie après plus de 3 mois de mise en jambes à travers l'Europe.

12- La marche du Niémen à Moscou.

Le 23 juin, le général Eblé faisait jeter 3 ponts de bateaux sur le Niémen à Kowno (l'actuelle Kaunas 2ème ville de la Lituanie) ; le 24 la masse principale de la Grande Armée franchissait le fleuve. Napoléon avait pour 1<sup>er</sup> objectif Wilna (actuelle Vilnius) où était le QG d'Alexandre, mais le Tsar abandonnait la ville en y détruisant toutes les ressources logistiques

et partait pour Saint-Pétersbourg en laissant le commandement de l'armée à Barclay de Tolly qui retraitait vers Vitebsk (dans l'actuelle Biélorussie). Les Français restaient une quinzaine de jours à Wilna puis continuaient vers Vitebsk que les Russes abandonnaient pour se replier vers Smolensk. Le 28 juillet, Napoléon est à Vitebsk, où il constate que son armée a déjà été très affaiblie par les maladies et les désertions, en particulier dans les rangs des contingents westphaliens, saxons, polonais et prussiens. Il est cependant convaincu qu'il faut continuer à poursuivre l'armée russe pour la vaincre à Smolensk où les armées de Barclay et Bagration ont fait leur jonction. Le 11 août, la Grande Armée se remet en route vers la citadelle de Smolensk où les Russes refusant la bataille en terrain libre se sont retranchés. L'intention de Napoléon est de fixer les Russes dans Smolensk, de déborder la ville pour leur couper la route de Moscou les prenant ainsi en tenaille. Barclay reste dans Smolensk mais l'armée de Bagration quitte la ville et se replie vers Moscou. Napoléon attaque la citadelle le 17 août en pilonnant les murailles avec son artillerie. Dans la nuit Barclay réussit à quitter la ville en flammes, rejoint Bagration et les deux armées reprennent la retraite vers Moscou. Une fois encore, Napoléon n'a pas réussi à contraindre les Russes au combat, Barclay a échappé à tous les pièges tendus, il est parvenu à gagner du temps et à attirer les Français encore plus loin à l'intérieur de la Russie. Les généraux français seraient partisans de cesser la poursuite de s'installer à Smolensk en remettant la suite de la campagne à l'année suivante avec éventuellement Saint-Pétersbourg comme objectif. Napoléon hésite quelques jours, mais il reçoit de bonnes nouvelles : Gouvion-Saint-Cyr, au Nord a battu l'armée de Wittgenstein à Polotsk et Schwarzenberg et ses Autrichiens au sud ont repoussé les Russes de Tchitchagov. Rassuré sur ses flancs Napoléon décide de reprendre sa marche vers Moscou. Cependant dans l'entourage du Tsar on s'indigne de voir l'armée russe reculer sans livrer bataille et Barclay de Tolly qui ne fait pourtant qu'appliquer les directives du Tsar est violemment critiqué. Alexandre poussé par ses conseillers décide de le remplacer par le vieux maréchal Mikhaïl Koutousov (67 ans) qui était en disponibilité depuis sa défaite à Austerlitz et qui reçoit pour mission d'arrêter les Français avant Moscou. Ayant reçu des renforts il dispose de 130.000 hommes soit l'équivalent de l'armée française. Il s'installe défensivement à 125 kilomètres à l'ouest de Moscou près du village de Borodino à peu de distance d'une rivière appelée la Moskova. L'Armée française a quitté Smolensk le 28 août et ses avant-gardes débouchent le 5 septembre dans la plaine de Borodino. Le 7 va se dérouler la bataille (que les Français appelleront la Moskova) la plus importante et la plus sanglante de la campagne. Napoléon, malade ou fatigué, ne semble pas disposer de ses facultés habituelles, il se tient loin du combat, se montre hésitant et refuse en fin de journée, d'engager la Garde qui aurait pu envelopper et détruire les Russes. Ce combat qui occasionnera des pertes très importantes (30.000 hommes hors de combat chez les Français, dont 47 généraux et 40.000 hommes chez les Russes), laissera à Koutousov la possibilité de se replier vers Moscou qu'il traversera sans s'arrêter le 13 septembre. L'Armée française y fera son entrée dès le lendemain, Napoléon et sa suite s'installant au Kremlin. Le 15 septembre, des incendies éclatent, se multiplient et finissent par ravager la ville essentiellement construite en bois. Napoléon doit abandonner le Kremlin, qu'il regagnera cependant 4 jours plus tard quand l'incendie s'éteindra après avoir détruit les 4/5èmes de la ville. Les Français vont rester un mois dans Moscou, Napoléon attendant une réponse aux propositions de négociations qu'il a adressées au Tsar. Alexandre ne répond pas, et simultanément Koutousov regroupe ses forces au sud-ouest de Moscou. Craignant d'être coupé de ses arrières, Napoléon décide, le 19 octobre, de quitter la ville et de marcher sur Kalouga pour battre Koutousov et s'engager sur un itinéraire de retour plus au sud, par Kalouga, Bobrouisk et Grodno, en évitant l'itinéraire aller qui avait été ravagé par les combats et les pillages. Koutousov attend les Français à Malo-Jaroslavests où les 2 armées s'affrontent le 24 octobre. Après un nouveau combat sanglant (4000 tués ou blessés chez les Français, 6000 chez les Russes), Koutousov se replie mais barre toujours la route de Kalouga.

Napoléon dira : « Cela devient grave, je bats toujours les Russes, mais cela ne termine rien ». Il se rend compte que non seulement les Russes sont toujours présents, mais qu'ils se renforcent en recevant des unités nouvelles et des partisans (en particulier des Cosaques), alors que lui, coupé de ses bases de Pologne et d'Allemagne ne peut pas compenser les pertes importantes qu'il a déjà subies. Après un Conseil de guerre avec ses Maréchaux, Napoléon décide le 26 octobre d'abandonner la route de Kalouga et de gagner Smolensk par le même itinéraire qu'à l'aller.

## 2°- La retraite de Moscou à la Bérézina.

La Grande Armée réduite à moins de 100.000 hommes commence sa retraite, suivie à distance et harcelée par l'armée de Koutousov et ses cosaques, par une température déjà très fraîche pour une fin octobre (- 4°). Le 29 octobre les Français retraversent le champ de bataille de Borodino où depuis le 7 septembre plus de 20.000 cadavres reposent sans sépulture avec près de 2.000 blessés dont certains ont survécu en se nourrissant de charognes et qui, intransportables, seront abandonnés comme 2 mois plus tôt. Le 3 novembre quand les Français arrivent à Wiasma, le thermomètre est descendu à -12°, Miloradovitch, un des lieutenants de Koutousov attaque pour tenter de séparer l'arrière-garde composée des corps de Davout et d'Eugène de Beauharnais du reste de l'Armée. Ney fait demi-tour et prend les Russes en tenaille ; toujours prudent Koutousov donne l'ordre à Miloradovitch de cesser son attaque. L'arrière garde est sauvée, mais au prix de 4000 morts et 3000 prisonniers.

Napoléon arrive à Smolensk le 9 novembre, la ville est en ruine et les convois de ravitaillement venant de l'ouest ont été en grande partie pillés par les cosaques et les partisans russes. Il ne reste que 45.000 combattants organisés sur les 100.000 ayant quitté Moscou 15 jours avant : 15.000 sont morts, 40.000 forment un troupeau souvent sans armes qui essaie de suivre vaille que vaille. Lorsque les Français quittent Smolensk la température est tombée à - 25°, la colonne ne progresse plus que de 10 à 15 kilomètres par jour et perd quotidiennement près de 1000 hommes du fait du froid et du manque de nourriture.

Le 15 novembre, l'Empereur s'arrête à Krasnoïe avec les 16.000 hommes de la Garde Impériale pour attendre le reste de l'Armée, à savoir les corps du Prince Eugène (6.000 hommes), de Davout (9.000 hommes) et de Ney qui ferme la marche avec ses 8.000 hommes. Koutousov s'installe entre Napoléon et Eugène, coupant à nouveau la Grande armée en deux. Le Prince Eugène arrive à percer au prix de lourdes pertes. Napoléon après avoir dit « J'ai assez joué longtemps à l'Empereur, il est grand temps que je redevienne Général », fait demi-tour et prenant Koutousov à revers parvient à dégager Davout mais doit se replier sans pouvoir attendre Ney. Ce dernier parviendra à traverser les lignes russes en perdant les trois quart son corps d'armée, il rejoindra l'Empereur à Orcha avec moins de 2.000 survivants. Sa conduite face à Koutousov lui valut d'être immortalisé dans les annales de l'Histoire militaire, Napoléon lui décernant le titre de « Brave des braves ».

Ayant sorti ses troupes du piège de Krasnoïe, Napoléon s'arrêta à Orcha, où il trouva des ravitaillements, pour réorganiser les débris de son armée. Il décida en particulier de faire brûler les 60 bateaux des équipages de ponts pour affecter leurs chevaux à l'artillerie. Le général Eblé eut beau insister pour conserver au moins 15 bateaux, il ne parvint pas à convaincre Napoléon qui pensait trouver des ponts intacts sur la Bérézina, il autorisa néanmoins Eblé à emmener des outils pour le travail du bois et du fer, des forges de campagne et le charbon nécessaire à leur fonctionnement. Eblé fit prendre en outre à chacun des 400 pontonniers qui lui restaient, un outil, des grands clous et des crampons d'assemblage. La prudence et l'intelligence de ce général habitué à prévoir le pire allaient permettre à Napoléon de sauver les restes de la Grande Armée.

Le 20 novembre, Napoléon quitte Orcha en direction de Borisov, passage principal sur la Bérézina entre Orcha et Vilna. Il vient d'apprendre, que d'une part Wittgenstein venant du

Nord s'approche en repoussant les corps d'armée de Victor et Oudinot et que d'autre part l'Amiral Tchitchakov, venant du Sud a débordé Schwarzenberg et ses Autrichiens pour prendre Minsk et se rapprocher de Borisov. Avec l'armée de Koutousov qui suit toujours les Français à distance, ce sont près de 150.000 Russes qui peuvent encercler la Grande Armée sur la Bérézina. Retrouvons pour quelques instants le sergent Adrien-Jean-Baptiste Bourgogne, celui qui a fait à pied Almeida -Moscou et qui est sur le trajet retour entre Orcha et la Bérézina. Je lui laisse la parole : « C'était le 25 novembre, il pouvait être 7 heures du matin, quand j'aperçus la tête de la colonne. Les premiers que nous vîmes paraître étaient des généraux ainsi que beaucoup d'autres officiers supérieurs, débris de l'Escadron et du Bataillon sacrés que l'on avait formés le 22, et qui au bout de trois jours n'existaient pour ainsi dire plus. Ils se trainaient péniblement, ayant, presque tous, les pieds gelés et enveloppés de chiffons, de morceaux de peau de mouton, et mourant de faim. L'on voyait après, quelques débris de la cavalerie de la Garde. L'Empereur venait ensuite, à pied et un bâton à la main. Il était enveloppé d'une grande capote doublée de fourrure, ayant sur la tête un bonnet de velours couleur amarante, avec un tour de peau de renard noir. En passant l'Empereur avait tourné la tête de notre côté et nous avait regardés comme il regardait toujours les soldats de sa Garde, lorsqu'il les rencontrait marchant isolément, et surtout dans ce moment de malheur, où il semblait par son regard, nous inspirer de la confiance et du courage. Mon pauvre grenadier Picard dit en se tournant vers moi « je ne sais pas si je dors ou si je veille. Je pleure d'avoir vu notre Empereur marcher à pied, un bâton à la main, lui si grand, lui qui nous a rendu si fiers ». Quelques pages plus loin, Bourgogne écrira : « Si nous étions malheureux, mourant de faim et de froid, il nous restait encore quelque chose qui nous soutenait : l'honneur et le courage ». Cet honneur et ce courage, qu'ils soient fantassins dans la Garde ou dans la ligne, cavaliers, artilleurs ou pontonniers, les soldats français vont en avoir besoin car ils arrivent sur la Bérézina, où l'armée russe est bien décidée à détruire définitivement l'Armée française et à faire prisonnier Napoléon. La situation est si critique que Ney dira, se confiant à d'autres officiers : « Si Napoléon se tire d'affaires aujourd'hui, il faut qu'il ait le diable au corps ».

### 3°- La bataille de la Bérézina.

Des le 19, Oudinot a pris l'initiative de faire occuper Borisov par la division polonaise du général Dombrowski, mais le 21 l'avant-garde de Tchitchakov, menée par le général comte Charles de Lambert (un émigré français au service de la Russie) attaque Borisov et en chasse les Polonais de Dombrowski. Tchitchakov et son second, le général comte Alexandre de Langeron ( un autre émigré), s'installent dans la ville. Sur ordre de l'Empereur, Oudinot la reconquiert, mais les Russes se replient en détruisant le pont. Le 25 au matin, la situation est la suivante : l'amiral Tchitchakov tient avec 30.000 hommes la rive droite de la Bérézina, le général Wittgenstein avec 40.000 hommes arrive du nord, il est freiné par le corps d'armée du général Victor et ses 10.000 hommes, le maréchal Koutousov avec 80.000 hommes suit les Français, en mesure de les rejoindre ou de les déborder par le sud. Outre le corps de Victor et celui d'Oudinot qui se tient face à Borisov, l'armée française avance avec en tête l'Empereur et la Garde, viennent ensuite les corps d'armée de Ney, Junot, Eugène de Beauharnais, Poniatowski et celui de Davout qui assure l'arrière-garde. Soit un total de 30 ou 35.000 combattants. Imbriquée dans la colonne et poussée par Davout, une masse difficilement quantifiable d'hommes ayant perdu leur unité, de blessés, d'employés de l'armée et de civils qui suivent les Français depuis le départ de Moscou.

Napoléon arrive le 25 à Borisov, ayant appris par Oudinot l'existence d'un gué à Studienka, 15 kilomètres plus au Nord, il décide de l'utiliser, tout en faisant croire aux Russes qu'il va, soit franchir en force à Borisov en reconstruisant le pont, soit plus au Sud à hauteur de Minsk. Il envoie le général Eblé et ses 400 pontonniers vers Studienka pour reconnaître le point de passage et entamer les travaux. A peu près au même moment, Tchitchakov reçoit un message

de Koutousov lui disant de prendre garde à ce que Napoléon ne parte pas vers le sud pour faire sa jonction à hauteur de Minsk avec Schwarzenberg. Prenant à la lettre cette suggestion de Koutousov et se laissant abuser par des manœuvres de déception des Français, Tchitchakov décide de basculer son dispositif en aval de Borisov à hauteur de Chabatchévitchi, ne laissant dans Borisov que le général de Langeron avec 1.500 cavaliers et un rideau d'une cinquantaine de cosaques en observation face à Studienka. Simultanément, il fait une proclamation à ses troupes : « L'Armée de Napoléon est en fuite. Le responsable des malheurs de l'Europe est avec elle. Nous le poursuivons. Il plaira peut-être à Dieu de calmer son courroux en nous le livrant. C'est la raison pour laquelle je désire faire connaître de tous le signalement de cet individu. Il est de petite taille, trapu ; son cou est court et gras, sa tête est forte, ses cheveux sont noirs. Il faut, par mesure de précaution, s'emparer de tout homme de petite taille et me les amener. Je ne parle pas de la récompense pour cette capture ; la générosité connue de notre monarque en est la garantie ».

### 31- Les franchissements.

Le 26 au point du jour, Napoléon rejoignait le corps d'Oudinot à Studienka. Il reconnut les rives de la Bérézina et put constater que suivant les ordres de Tchitchakov les Russes étaient partis vers le sud. Tout joyeux, il s'écria : « J'ai trompé l'amiral ». Il resta toute la journée en compagnie du général Eblé, commandant des Equipages des Ponts et du général Chasseloup commandant du Génie de l'Armée qui avaient été chargés d'unir leurs moyens pour construire les ponts sur la rivière. Le général Eblé avait sous ordres environ 400 pontonniers (en majorité des Hollandais) avec le matériel indispensable à cette opération, le général Chasseloup disposait pour sa part de plusieurs compagnies de sapeurs y compris 200 marins de la Garde. Les bateaux ayant été brûlés à Orcha, sur l'ordre de l'Empereur, pour donner leurs chevaux à l'Artillerie, il fallait, compte tenu du matériel disponible, construire deux ponts sur pilotis : l'un en amont, léger, destiné au passage de l'infanterie et la cavalerie, l'autre, en aval, plus résistant pour les canons, les fourgons et les voitures. Ces deux ponts étaient distants de 200 mètres. Dès leur arrivée, le 25 à 17.00 heures, les sapeurs de Chasseloup s'étaient mis au travail en abattant les arbres et les maisons du hameau de Studienka, les pontonniers d'Eblé en construisant les chevalets, les poutrelles et les madriers et en forgeant les clous et les crampons nécessaires aux assemblages. Le 26 à 08.00 heures, l'Empereur donnait l'ordre de lancer les ponts et les marins de la Garde commençaient à poser les semelles au fond de la rivière. Simultanément Napoléon faisait passer à gué un escadron sur la rive opposée, chaque cavalier ayant en croupe un fantassin, pour écarter les quelques cosaques qui s'y trouvaient. Il fit également mettre en batterie 40 canons sur les hauteurs de Studienka pour prendre à partie l'ennemi dès qu'il se manifesterait sur l'autre rive. A 13.00 heures, le pont d'infanterie était terminé et l'Empereur qui se tenait à l'entrée, fit passer les 2<sup>ème</sup> et 3<sup>ème</sup> corps d'Oudinot et de Ney. En fin de journée, passeront les cuirassiers du général Doumerc, les chevaux tenus par la bride et avec de larges intervalles. Oudinot et Ney prirent position à hauteur du village de Brill pour barrer les chemins venant de Borisov. Oudinot s'empara également des ponts de Zembin qui franchissaient les marais sur la route de Wilna. A 16.00 heures le pont lourd était opérationnel, l'artillerie d'Oudinot et celle de la Garde franchirent dételées et à bras. A 20.00 heures des chevalets de ce pont s'enfoncèrent, le général Eblé dut récupérer ses pontonniers qui après une journée passée dans l'eau jusqu'au cou au milieu des glaces dérivantes essayaient de se réchauffer autour des feux des bivouacs. Le trafic sur le pont sera rétabli 3 heures plus tard. Le 27 novembre le pont lourd se rompra deux fois encore à 02.00 et 16.00 heures, à chaque fois, il sera réparé en 3 ou 4 heures, au prix de très lourdes pertes chez les pontonniers. Le général Eblé lui-même, succombant à ses fatigues, mourut d'épuisement, un mois plus tard à Königsberg. Le comportement du général Eblé et de ses pontonniers qui par leurs sacrifices permirent la survie des restes de la Grande armée, s'inscrit sans doute dans ce sentiment de courage et d'honneur dont parlait le sergent Bourgogne.

Le 27, l'Empereur franchira à son tour avec la Garde, puis suivront le 4<sup>ème</sup> Corps du Prince Eugène de Beauharnais et le 1<sup>er</sup> Corps du maréchal Davout. Le 28 il ne restait plus sur la rive gauche, en tant qu'unités constituées que les deux divisions du maréchal Victor en protection des ponts.

### 32- Les combats autour des ponts.

Dans la nuit du 26 au 27, l'amiral Tchitchakov, s'étant rendu compte de son erreur, faisait remonter ses troupes vers le nord et franchissant le pont de Borisov remis en état, il progressait lentement (ses troupes étant fatiguées par l'aller-retour inutile qu'elles venaient de faire) sur les deux rives en direction de Studianka. Sur la rive gauche les Russes se heurtaient à la division de Partournaux (4.000 hommes) laissée en couverture par Victor. Sur la rive droite ils s'arrêtaient à hauteur de Bolchoï-Stakov face aux corps d'armée d'Oudinot et de Ney. En même temps, Wittgenstein, tout en maintenant la pression sur Studienka, lançait une division vers Borisov pour établir un contact avec Tchitchakov. Cette manœuvre eut pour résultat d'encercler la division Partournaux à Staroï-Borisov et après de durs combats d'en contraindre les survivants à la reddition. Wittgenstein et Tchitchakov décidèrent alors de prendre l'offensive le 28 novembre à la pointe du jour avec le soutien des avant-gardes de Koutousov.

Le 28 matin, il ne restait plus sur la rive gauche que le maréchal Victor avec les divisions Gérard et Daendels et la cavalerie de Fournier-Sarlovèze. Il faisait face, au sud aux troupes de Tchitchakov et à l'avant-garde de Koutousov et au nord-est aux troupes de Wittgenstein. Soutenu efficacement par l'artillerie de la Garde qui tirait depuis la rive droite, il réussissait à tenir jusqu'à la nuit et passait la rivière le 29 matin. Le général François Fournier-Sarlovèze se mittra en évidence en chargeant 3 fois à la tête de ses 800 cavaliers, des Cheval-légers hessois et des Hussards badois, mettant en fuite 5.000 cosaques, au prix de 500 morts dans ses rangs. Ce général, né à Sarlat, surnommé « le plus mauvais sujet de l'armée », compte tenu de sa vie agitée, licencieuse et brutale, a inspiré à Joseph Conrad son personnage du comte Gabriel Feraud dans son roman « Le duel », roman qui fut porté à l'écran par Ridley Scott sous le titre « Les duellistes » avec Harvey Keitel dans le rôle de Feraud.

Sur la rive droite, à 5 kilomètres des ponts, les Russes de Tchitchakov étaient aux prises à hauteur de Bolchoï-Stakov avec les 10.000 soldats d'Oudinot et de Ney. L'Empereur, qui avant le début du combat avait passé ses troupes en revue, se tenait avec la Garde juste derrière eux, en mesure d'intervenir au profit de celui des corps qui pourrait en avoir besoin. Vers 10.00 heures, au plus fort de la bataille, Oudinot était blessé (une blessure de plus à ajouter à son palmarès qui en comptait déjà près d'une trentaine), Ney prenait aussitôt le commandement des deux corps et le combat ne fut pas ralenti. Le maréchal vengeait avec éclat l'honneur des armes françaises, il contenait et repoussait toutes les attaques dans cette ultime bataille de la campagne de Russie. Le général de Langeron, qui s'était substitué à Tchitchakov un peu dépassé, lançait alors ses réserves : une colonne de 5.000 fantassins. Ney voyant cette menace, mettait toute son artillerie en batterie de part et d'autre de la route et décimait les bataillons russes. Il engageait son ultime réserve, la 5<sup>ème</sup> division de Cuirassiers du général Jean-Pierre Doumerc, Montalbanais célèbre qui a donné son nom au Quartier qui héberge le 17<sup>ème</sup> Régiment du Génie Parachutiste. Je lui laisse la parole : « Pour maintenir la position qu'occupait l'armée, son Excellence le Prince de la Moskova me dit qu'il fallait faire une charge ; ma réponse fut que j'en saisisrai l'à-propos. Je visitai le terrain qui était devant moi : c'était un bois continu qui présentait divers obstacles, entre autres une grande quantité de gros sapins coupés. Je portai ma Division sur le point le plus propice ; j'aperçus alors qu'une nouvelle attaque se préparait de la part de l'ennemi, ayant en tête un carré que j'estimai fort de 4 à 5.000 hommes. Je n'hésitai pas un instant de tomber dessus ; ayant eu l'intention de faire passer le 4<sup>ème</sup> Régiment de Cuirassiers sur la gauche de la route pour charger les tirailleurs, je fis marcher directement sur le carré le 7<sup>ème</sup> Régiment, ayant en

réserve le 14<sup>ème</sup>. La valeur du 7<sup>ème</sup> Régiment surmonta tous les obstacles et le carré fut défait et pris. Je poussai l'ennemi jusque hors du bois, où je rencontrais une douzaine d'escadrons de Dragons russes qui se disposaient à charger la tête de colonne du 7<sup>ème</sup> Régiment qui par le terrain qu'il venait de parcourir, était devenu très faible ; alors je me mis à la tête du 14<sup>ème</sup> Régiment auquel je fis exécuter quatre charges successives sur la cavalerie ennemie, ce qui donna le temps au 7<sup>ème</sup> Régiment de se rallier et empêchai par ce mouvement que les prisonniers qu'il avait fait ne fussent délivrés. Je vins ensuite reprendre ma position, étant suivi par une nuée de tirailleurs en arrivant près de notre infanterie. Dans la matinée du 28 novembre, j'avais douze cents hommes sur les rangs, par suite de la charge faite sur le carré, il ne me restait que la valeur de cinq Escadrons ». Il est intéressant de voir comment cette charge a été ressentie du côté russe, en particulier par le général de Langeron, voici ce qu'il en dit dans ses Mémoires : « Le général français Doumerc vint faire sur la division du Prince Schubakov, avec ses régiments de cuirassiers, une charge assurément inattendue dans le terrain où l'on se trouvait et qui eut pour nous de funestes résultats. Il déboucha entre les arbres et les broussailles, réunit ses cuirassiers à l'entrée de deux petites plaines, les forma avec la rapidité de l'éclair et enfonça nos colonnes, il sabra plus de 600 hommes et fit autant de prisonniers qu'il emmena quoique les Dragons de Saint-Petersburg qui vinrent au secours de l'infanterie lui causèrent quelque pertes. Cette charge désespérée fit un grand honneur au général Doumerc et à ses cuirassiers, c'est un beau fait d'armes et en général toute l'affaire fut glorieuse pour les Français qui étaient en nombre très inférieur à nous ».

Ce 28 novembre, les Russes n'ont pas réussi à percer les lignes françaises ; tant sur la rive droite que sur la rive gauche ils ont été repoussés avec de lourdes pertes, ils ont laissé passer l'occasion, comme le disent certains historiens, d'infliger à un des plus grands capitaines de tous les temps une défaite irrémédiable. Le 29 novembre, lorsque le jour se levait, la bataille était pratiquement terminée, l'héroïque résistance française avait permis à la quasi-totalité des hommes en état de porter les armes de traverser la rivière. Dans la nuit, le maréchal Victor avait pu, à son tour, faire passer les restes son 9<sup>ème</sup> Corps d'Armée sur la rive occidentale. A 09.00 heures (et non à 07.00 comme l'avait prescrit Napoléon), les pontonniers du général Eblé exécutèrent l'ordre de mettre le feu aux deux ponts. Huit à dix mille trainards, éclopés ou invalides, femmes et enfants réfugiés de Moscou qui avaient refusé de profiter de l'obscurité pour s'échapper, se trouvaient encore sur la rive gauche de la Bérézina au milieu d'un indescriptible enchevêtrement de voitures, de calèches, de caissons et de fourgons ; la plus grande partie des « souvenirs » rapportés de Moscou, coffres remplis de bijoux, tableaux, fourrures étaient abandonnés sur le sol. Les Cosaques commencèrent à dévaler vers les berges au milieu de ces malheureux dont certains tentèrent de passer à travers les flammes des ponts ou en se jetant à la nage dans la rivière qui charriait de gros glaçons. La quasi-totalité tomba aux mains des Russes, ceux qui pouvaient encore marcher furent faits prisonniers, les autres furent massacrés. C'est cet épisode désastreux et douloureux que l'on a retenu, à tort, pour symboliser l'ensemble de la bataille de la Bérézina. Comme l'écrivit Armand de Caulaincourt qui, Grand Ecuyer, accompagna l'Empereur pendant toute la campagne : « On a voulu confondre avec l'Armée, les hommes placés hors du rang, marchand le sac de farine sur le dos et le bâton à la main, pillards professionnels opérant en bandes et rapidement grossis des mauvais éléments de l'Armée. Cette masse inerte de 30.000 vauriens est restée en partie sur la rive gauche de la Bérézina ».

### 33- Les suites de la bataille.

Le 29 novembre, c'est une force encore organisée de moins de 20.000 hommes qui prend la route de Vilna, suivie des quelques milliers de trainards qui ont réussi à franchir la Bérézina. Elle s'engage sur l'étroite chaussée de Zembin composée de ponts en bois surplombant une zone marécageuse et difficilement praticable, qu'heureusement les troupes de Tchitchakov

avaient négligé de détruire le 25 novembre. La suite de la campagne est une lente agonie. Après le redoux des jours précédents, c'est par une température de 25 à 30 degrés au dessous de zéro que les rescapés parcourent les 250 kilomètres qui les séparent de Vilna où ils pensaient pouvoir trouver nourriture et repos, mais Koutousov qui les talonne ne leur en laisse pas la possibilité. Le 5 décembre, Napoléon avait quitté l'Armée pour rejoindre la France. Il avait été alerté par la conjuration de Mallet le mois précédent et il voulait par sa présence à Paris minimiser l'annonce du désastre et des pertes effroyables subies par ses armées. Kowno est atteint le 12 décembre, moins de 10.000 survivants passeront le Niémen. C'est encore Ney qui couvre le franchissement avec les 500 derniers soldats de la division Gérard et une dizaine de canons.

Au matin du 14 décembre, Ney fait irruption à Gumbingen en Prusse Orientale dans la maison d'un intendant général de la Grande Armée qui avait y fait la campagne en base arrière. Voyant ce soldat hirsute et dépenaillé entrer dans sa salle à manger, l'intendant lui demande de se présenter. La réponse claque : « Je suis le maréchal Ney commandant l'arrière garde de la Grande Armée. J'ai tiré le dernier coup de feu sur le pont de Kowno, j'ai jeté mon fusil dans le Niémen et je suis venu jusqu'ici à pied à travers bois ». On peut considérer qu'avec ces paroles le rideau tombe sur la campagne de Russie.

Conclusion.

La question que l'on peut se poser au moment de conclure est la suivante : « Comment 150.000 soldats russes n'ont-ils pas été capables d'empêcher 30.000 soldats français de franchir de vive force la Bérézina sur des ponts de fortune et de poursuivre leur retraite ?

Clausewitz, observateur à l'Etat-major de Wittgenstein apporte un début de réponse : « Jamais il n'a été plus facile que dans cet endroit, d'amener une armée à capituler en rase campagne. Le hasard a sans doute favorisé l'empereur des Français, mais le facteur déterminant fut la réputation de ses armes. Les généraux russes le craignaient. La vigueur de son intelligence et la vertu guerrière de son armée le sortirent d'une des pires situations où un général se soit jamais trouvé ». Il est certain que les généraux russes craignaient Napoléon et ses soldats, mais pourquoi Clausewitz parle-t-il de hasard ? Il est vrai que c'est un peu par hasard que Oudinot trouve le gué de Studienka. Mais plus que le hasard c'est surtout le manque d'unité de commandement qui a pénalisé les Russes ; à aucun moment les armées de Koutousov, Tchitchakov et Wittgenstein ne donnent l'impression de coordonner leurs efforts pour encercler et détruire la Grande Armée. Wittgenstein, qui avait couvert Saint-Pétersbourg, descend vers le sud sans but très précis ; après son échec devant la cavalerie de Victor, il reste sur les hauteurs devant Studienka et ne descend dans la plaine qu'une fois les ponts détruits. Tchitchakov, au lieu de garder la Bérézina face à Napoléon, descend vers le sud en suivant un vague conseil de Koutousov et ne revient qu'une fois que les Français sont en force sur la rive droite. Son second, le général de Langeron dira de lui : « Le Tsar s'est cruellement trompé, ou plutôt l'a été, lorsqu'il a confié une armée de terre à un amiral et remis dans des circonstances si critiques le destin de son Empire à un homme dont l'orgueil et l'entêtement égalaient l'incapacité ». Quant à Koutousov, il a très bien résumé la conception de son action : « Devais-je donner aux chances et aux hasards d'une bataille toujours douteuse, ce que j'étais sur d'obtenir par le climat, la faim et les fatigues naturelles de nos ennemis ? » et il ajoutera : « de toute façon, les Français étaient perdus et si nous nous étions épuisés nous même, avec quoi aurions-nous pu atteindre la frontière ? Nous ne pouvions montrer à l'Europe une armée qui n'aurait été qu'un troupeau de vagabonds ».

Plus qu'à Clausewitz, je laisserai le mot de la fin à Ekaterina Koutousova, épouse du maréchal, qui répétait dans les salons de Saint-Pétersbourg : « Le général Wittgenstein a sauvé Saint-Pétersbourg, mon mari a sauvé la Russie et l'amiral Tchitchakov a sauvé Napoléon ».